

N° 6. — 1^{er} Novembre 1887.

REVUE AN-ARCHIQUE

PARAISSANT LE 1^{er} DE CHAQUE MOIS

ABONNEMENTS

FRANCE : Six mois, 1.25 ; Un an, 2.50

EXTÉRIEUR : Le port en sus.

LE NUMÉRO : 15 centimes.

1^{re} ANNÉE.



Pour

ce qui

concerne la

REVUE,

Ecrire à :

A. CARTERON, 47, r. Bonaparte
PARIS.

EN VENTE

Chez tous les libraires et mds de journaux

DÉPOT GÉNÉRAL :

Chez LEDRU, Libraire,
27, rue des Gravilliers, 27, Paris.

L'AUTONOMIE INDIVIDUELLE

L'AUTONOMIE INDIVIDUELLE

REVUE MENSUELLE AN-ARCHIQUE

A NOS LECTEURS

Une absence forcée et de longue durée de notre ami Schaeffer l'oblige à nous confier les destinées de l'*Autonomie Individuelle*.

En assumant cette responsabilité, nous ne nous dissimulons pas la tâche qui nous incombe, mais, pour la remplir, ni le travail ni le dévouement ne nous feront défaut.

La ligne de conduite de la Revue ne sera pas changée; la rédaction restera la même, et aux nouveaux venus il sera laissé une entière liberté.

Mais pour dissiper toute confusion, pour éviter toute fausse interprétation, nous croyons devoir dire quelques mots sur la direction et le but de la Revue, — ce qui sera, en somme, résumer son existence jusqu'à ce jour.

Nous croyons devoir nous interdire toute question de personnes restreignant les questions d'idées, notre but étant l'étude. Pourtant, nous pensons que si l'étude est nécessaire, l'action ne l'est pas moins à la propagande des idées an-archiques; aussi, nous reconnaissons la liberté de chacun de les répandre comme il sent, comme il comprend, selon son tempérament, selon ses facultés.

Nous avons pour but l'étude et la diffusion des questions tendant à rendre à l'individu son intégrité absolue. Considérant que sans une liberté entière l'individu ne saurait exister, nous ne reconnaissons à la Société que des devoirs envers chaque individualité. Nous considérons surtout que l'évolution vers l'individuation ne saurait s'accomplir sans le complet annihilement de tous

les préjugés philosophiques, politiques et sociaux,

Dans l'étude des problèmes sociaux, aucune solution qui ne serait fondée sur la liberté individuelle ne pourrait être admissible. Dans nos critiques et études sociales, tout nous sera bon; nous n'hésiterons pas à prendre notre bien partout où nous le trouverons, même chez nos adversaires. Pourtant, dans nos recherches, nous n'admettrons que des preuves basées sur la science expérimentale, sur la philosophie matérialiste et sur une irréligion absolue.

L'AUTONOMIE INDIVIDUELLE.

L'INDIVIDUALISME ET L'ASSOCIATION

Deux faits dominent l'humanité : la liberté individuelle et les nécessités sociales. De ces faits sont sortis arbitrairement tous les systèmes qui peuvent se résumer dans ces deux principes antagonistes : l'individualisme et le communisme.

En philosophie sociale, le mot individualisme est employé généralement dans un sens défavorable, soit par l'acception qu'en donnent les communistes, soit par l'emploi qu'en font les économistes.

En économie politique, l'individualisme a sa caractéristique dans le *Laissez faire, laissez passer* qui, sous une apparence de liberté, est la consécration et la sanctification du despotisme, de l'autorité arbitraire, du privilège et de l'inégalité sociale. C'est la prélibation organisée, c'est l'iniquité sociale systématisée.

Le communisme, faisant abstraction de la personnalité humaine, voit dans l'individualisme la négation de toute civilisation et le considère comme un retour à la vie sauvage ou comme l'expression de la Société actuelle, à laquelle il oppose un système social basé sur l'égalité. Le communisme considère l'individu comme un rouage de la machine sociale qui, confiée à une direction centralisatrice, est chargée de veiller, de distribuer avec le travail le bien-être, le bonheur aux membres de la Société, à laquelle sont immolées dignité, liberté, personnalité, sous prétexte d'égalité.

L'Individualisme socialiste révolutionnaire ou An-ar-

chisme, s'il doit être considéré comme une négation, c'est comme celle de tout despotisme, de toute autorité contraignant ou entravant, pour l'individu, la faculté d'agir librement ou la libre satisfaction des besoins nutritifs, sensitifs, intellectuels. Il pose en principe : l'individu libre, la solidarité mutuelle dans les rapports, les associations autonomes pour les intérêts.

Cette théorie est celle de la liberté considérée dans sa plus grande extension ; elle s'appuie sur la science et la philosophie modernes ; elle peut être comparée, dans son développement, à celui de l'esprit humain : « De temps à autre, l'esprit de l'homme nourri par un accroissement de connaissances se trouve à l'étroit dans son enveloppe théorique ; celle-ci se déchire, une autre doit lui succéder ». L'individu, dans son dernier développement, ne réclame pas une dose de liberté plus ou moins suffisante, il exige cette liberté entière, absolue.

L'homme primitif dut être, d'après les dernières recherches scientifiques, un sauvage très grossier, à peu près muet qui, poussé par les besoins et le milieu naturels, s'éleva avec une extrême lenteur et des efforts inouïs à un certain degré de civilisation. L'effet de cette civilisation, c'est la lutte de l'homme contre la nature, réagissant et triomphant des lois physiques, en prévoyant les résultats pour les neutraliser ou les mettre à son profit ; c'est la lutte de l'individu contre les lois sociales, en s'acheminant vers le progrès ; c'est sa constante révolte pour la conquête de la liberté individuelle — et l'idée de liberté individuelle a été, par excellence, l'idée émancipatrice.

La marche de la civilisation qui se montre partout est liée à l'émancipation de l'individualité et cette émancipation, constante dans toutes ses phases, est le développement régulier de l'idée de progrès qui a pour caractéristique la tendance à l'individuation. Le progrès, dans sa marche, conduit également à l'affranchissement des individus par les découvertes, les inventions nouvelles et le perfectionnement continu des machines, qui rendront plus accessibles les objets nécessaires à la satisfaction des besoins tout en diminuant les heures de travail.

« Le but du progrès » a dit Stuart Mill « n'est pas de mettre les hommes dans une situation où ils puissent se passer les uns des autres, mais leur permettre de travailler ensemble dans des rapports qui ne soient pas des rapports de dépendance ».

Sur le terrain économique, cette liberté devient un

fait par la suppression du capital-exploiteur et du salariat-exploité, remplacés par le travail-associé répartissant l'intégralité du produit. — Aujourd'hui, la question de travailler isolément ou de travailler pour un maître ne s'impose plus; la question est — après l'expropriation, la socialisation du sol et des instruments de travail — de travailler moins et mieux pour soi et pour tous en travaillant groupé librement. Et si on a constaté que le mouvement économique des sociétés modernes tendait à substituer l'industrie sociétaire à l'industrie propriétaire, cette constatation n'implique pas qu'une autorité doive subsister, que l'autorité propriétaire ou patronale doit être remplacée par l'autorité sociétaire, non, mais voir là, la marche progressive de l'humanité vers les associations mutuelles autonomes, composées d'individus libres, tous participant aux bénéfices du travail associé.

Julendré.

LA MUSICOMANIE

Il est toujours fort ennuyeux de prendre des airs de sagesse et de jouer au censeur. — « Toute vérité n'est pas bonne à dire » affirme un vieil adage. — Mais pour la critique il est des devoirs qui s'imposent, comme celui de s'attaquer aux petites faiblesses humaines et d'en signaler les dangers; dût son auteur s'anéantir sous le dédain ou le mépris de ceux qu'elle tend à prévenir.

La manie de la musique a envahi cette fin de siècle. — Et les plaintes qu'on élève contre cette insipide monomanie seraient insignifiantes si elles n'avaient pour raison que l'énervernement latent dans lequel sont tenus partout, au restaurant, au café, dans les rues et carrefours, les êtres suffisamment mal organisés pour ne pas ressentir toutes les jouissances que procure l'harmonie. Il y a plus : la musicomanie est un des pires adversaires du socialisme. Il faut y prendre garde.

Avec l'inepte création des bataillons scolaires, des sociétés de tir et de gymnastique, se sont fondées partout, depuis quelques années, des sociétés musicales. Pas le plus petit village qui n'ait son orphéon, sa chorale et leurs bannières décoraillées, plus un adolescent qui ne file des *si bemol*, qui ne siffle, souffle ou cogne d'un instrument quelconque. L'usine et l'atelier sont à peine déverrouillés, la nuit n'a pas plus tôt convié au repos le

campagnard que, piqués de la tarentule, tous se jettent dans la ramollissante étude du doigté et de l'accord tintamarresque, par un besoin mal compris de satisfaire à l'acuité nerveuse suscitée par un labeur abrutissant.

Et il est enrageant de voir avec quelle âpreté tous ces malheureux travaillent à leur affaiblissement cérébral. Rien ne coûte : acquisition de gibernes, de casquette, le plus souvent de costume ; achat élevé d'instrument ; cotisation mensuelle, amendes. A force d'économies et de privations ils parfont à tout avec une ténacité exemplaire. C'est une marotte, une passion, un délire.

Nos bons dirigeants ont vite compris tout l'avantage qu'ils pouvaient tirer d'un semblable affolement. Par leurs discours filandreux et l'appoint de l'argent des contribuables, ils encouragent à cette monomanie tous les jours grandissante, dévoyant ainsi les revendications progressives des *desiderata* prolétariens. « Mieux vaut subir leurs insipides concerts que leurs plaintes revendicatrices » pensent-ils.

Ils savent d'expérience que le temps de liberté laissé actuellement au travailleur ne lui permet guère plusieurs occupations distractives à la fois. Et pendant que l'adolescent aiguillonne son cerveau pour y bourrer l'inutile science orphéonique, qu'il endolorit le peu d'énergie qu'il pourrait retrouver aux moments de retour en lui-même, qu'il oublie la triste existence qui lui est départie dans la Société actuelle, il reste indifférent et passif. Il passe, ignorant, à côté de la gestation continue à laquelle sont livrés quelques-uns de ses compagnons de peine, gestation à laquelle, intéressé, il pourrait apporter ses connaissances et son temps mieux employés.

D'ailleurs, en dehors de toutes considérations sociales, la musique, art peut-être agréable pour certains, n'est pas un art utile. Entre tous, c'est le seul qui n'ait pas de réflexion effective sur la pensée. Son résultat n'est qu'une pure sensation auditive qui, douce, porte à la somnolence, qui, tapageuse, irrite le système nerveux. C'est, en toute occurrence, un chatouillement désagréable dont les chiens — en cela plus expressifs que les hommes — savent fort bien donner l'idée par leurs hurlements plaintifs. Elle nuit au développement de l'intelligence en l'atrophiant.

Jusqu'à ce jour, les socialistes semblaient être restés en dehors du mouvement musicomane. Cela se comprenait de reste. Bien d'autres occupations sont plus sensibles à ceux qui songent à une rénovation prochaine de la Société. Seules, les réunions se terminaient parfois

au chant de poésies révolutionnaires dont l'énergie expressive palliait tant bien que mal l'amollissante mélodie. Mais il paraît qu'à présent — et parmi les anarchistes encore ! — une chorale et une association de bigotphones sont en voie de formation, si toutefois elles ne fonctionnent déjà. C'est à désespérer.

On connaît à l'avance l'objection : la propagande ! Eh bien ! l'objection est mauvaise. On ne fera pas de la bigotphonie ou de l'accord parfait sans perdre son temps à apprendre un air *Paulusien* quelconque exécutable à grand orchestre. Et qu'on vienne donc parler d'études et de discussions sérieuses après ces répétitions charivariques !

Nous sommes absolument contraires à ces innovations dangereuses, et nous croyons de notre devoir de crier *casse-cou*, estimant très sérieusement que chorale et bigotphones ne serviront en rien la propagande, mais bien plutôt qu'ils jetteront du discrédit sur l'école anarchique laquelle, cependant, compte dans son sein nombre d'individus qui, eux, n'auront jamais recours à la mélopée pour travailler à l'harmonie future.

A. Carteron.

LA CONCURRENCE VITALE

Lorsque Malthus, après de profondes études, émit son terrifiant aphorisme : à savoir « Que lorsque la population n'est arrêtée par aucun obstacle elle va doublant tous les vingt-cinq ans et croît en période selon une progression géométrique », il crut nécessaire de conclure comme on sait.

Aujourd'hui, malgré quelques clameurs, la loi de population a été adoptée par la grande majorité des philosophes, qui se sont contentés de transformer un peu la conclusion.

Après avoir démontré la réalité de l'existence de cette loi, nous aussi, nous nous permettrons d'en modifier la résultante. Cette théorie que l'on a si souvent jetée dans les jambes de l'Anarchie, nous voulons la faire nôtre et prouver encore une fois, avec son aide, que notre but n'est pas une utopie inaccessible, mais une doctrine indéfectible et qui aura son jour de réalisation.

Pour établir, et ceci pour nos amis, que la loi de population est une vérité indéniable, nous choisirons nos

preuves dans les deux règnes de la matière qu'on est convenu d'appeler organique (1).

Le naturaliste Linné a calculé que, si une plante produisait deux graines dans l'année, puis chacune des nouvelles plantes deux nouvelles graines l'année suivante, et ainsi de suite, le nombre des plantes s'élèverait à un million en vingt ans.

Linné est encore au-dessous de la vérité, puisqu'aux Indes Orientales les plantes, qui furent introduites lors de la découverte du Nouveau-Monde, couvrent déjà tout l'immense territoire qui s'étend du cap Cormorin à l'Himalaya !

La loi de population est encore plus curieuse à examiner dans la Faune.

M. Darwin prend comme exemple l'éléphant qui n'a qu'un petit à la fois ; il suppose ensuite que chaque femelle ne produit que trois couples en quatre-vingt-dix ans. Au bout de cinq siècles, quinze millions d'individus n'en seraient pas moins descendus de la paire primitive.

Si l'on examine les espèces infiniment plus prolifiques, on est stupéfié de ne pas se voir débordé par elles.

Les taureaux et les chevaux sauvages, qui paissent en troupeaux innombrables — A. de Humboldt estime le nombre des chevaux à trois millions, rien que dans les seules pampas de la Plata — dans les vastes plaines de l'Amérique du Sud, proviennent d'un petit nombre de couples amenés par les Européens à l'époque de la conquête espagnole.

Ceci n'est rien encore.

« Les harengs femelles de la Manche contiennent en moyenne de 29 à 30 mille œufs. Les grands harengs du Nord en renferment jusqu'à 68 mille » (2).

« En admettant que chaque puceron donne naissance seulement à cinquante petits, ce qui est certainement au-dessous de la vérité, un seul de ces insectes commençant à produire au printemps se trouverait, au terme de la belle saison, avoir été la souche de plus de

(1) D'après quelques continuateurs de Darwin, il n'y a pas de matière organique et inorganique. Il n'y a que la Matière. Toutes ses différentes formes sous lesquelles elle se présente s'enchaînent et se tiennent l'une à l'autre, sans différences assez appréciables pour qu'il soit possible de la classer. De même pour les espèces. Du reste, la génération spontanée qui est un fait, quoi qu'en puissent dire tous les Pasteurs de la science officielle, ne prouve-t-elle pas que la matière, si inorganique qu'elle nous paraisse, est *virtuellement* organique ?

(2) DE QUATREFAGES. — *Les animaux utiles.*

quatre millions de milliards de petits-fils, et cette lignée couvrirait un espace d'au-moins quarante mille mètres. Si la surface entière du globe n'est pas envahie par les pucerons, c'est que de nombreux et voraces ennemis veillent sans cesse pour les détruire » (1).

Oui, de cette multiplication prodigieuse naît la concurrence vitale (*struggle for life*).

Doit-elle toujours exister ? N'y a-t-il aucun moyen de l'éviter ?

Nier *à priori* ce phénomène naturel, comme certains socialistes ont cru devoir le faire, serait se couvrir de ridicule et éloigner de notre cause les esprits sérieux. L'étudier à fond est la seule perspective raisonnable. C'est ce que nous nous proposons de faire.

Il appert, d'après ce que nous venons de dire, que la concurrence vitale pour l'ordre végétal et animal existera toujours. Rien ne pourra la suspendre ni même l'atténuer ; au contraire, elle aura des tendances vers l'exercice. Toujours les « moins aptes » des animaux seront détruits pour la sustente des animaux « plus aptes » et des hommes ; toujours le pin, par exemple, qui produit des millions de semences dans sa vie, ne pourra pourtant mener à bien que la croissance de la « plus apte » de ces semences ; toujours aussi la Flore aura à se défendre contre la Faune.

Jusqu'à présent, pas de contradiction possible. Nous sommes d'accord avec les darwinistes les plus darwinisant. Nous admettons que l'homme aura toujours à lutter contre la nature ; mais sera-t-il toujours contraint de lutter contre lui-même ?

Là est le point où nous nous séparons des transformistes. Les végétaux ne sont ni prévoyants ni industriels. Ne vivant que de la sustente que la seule Nature leur octroie, ils augmentent en population sans augmenter en ressources. C'est ce qui les condamne à la concurrence vitale, dans tout ce qu'elle a de sauvage et de barbare, sans rémission possible.

L'homme, lui, apporte en naissant une intelligence et une force d'activité à ses semblables. S'il ne crée pas de la matière, par les ingénieuses combinaisons de son industrie, il produit ou développe de l'utilité. Là est sa sauvegarde contre le *struggle for life* de Darwin.

(1) DE QUATREFAGES. — *Les Métamorphoses*.

En effet, comme l'a très bien démontré Proudhon, qu'importe que la population augmente dans une proportion géométrique dont le premier principe est 2, si les produits du travail augmentent dans une proportion géométrique dont le premier principe est 3.

Ceci est irréfutable.

Supposons que le produit du travail d'un homme soit équivalent à la consommation de sa famille. Quand il meurt, il laisse deux garçons. A première vue, il semble qu'ils produiront à eux deux pour deux familles. C'est une erreur, ils produiront pour trois. Etant deux, ils pourront déjà commencer à diviser leur travail : il sera donc plus riche en résultat ; ensuite, l'expérience de leur père est augmentée de la leur : ils ont donc réformé leurs outils et trouvé d'autres combinaisons. Leurs quatre enfants, en continuant la progression, produiront pour six familles. Les huit enfants de ceux-ci produiront pour douze familles, et ainsi de suite. Plus la population sera nombreuse, plus elle sera riche (1).

La concurrence vitale ne doit donc pas exister entre les hommes ; mais il serait absurde de la nier.

Oui, les hommes devront toujours, éternellement, lutter pour acquérir la satisfaction de leurs besoins ; mais pas entr'eux, puisque, comme nous l'avons démontré, ce serait méconnaître leurs intérêts.

Travailler, chercher, penser, c'est la loi de progrès développée par la concurrence vitale. S'entretuer, c'est la loi de barbarie, laquelle est l'incrément d'une Société ne répondant plus aux besoins de ses membres.

La concurrence vitale stimulant le Progrès, c'est la seule qui devrait exister. Quant à l'autre, celle qui prédomine aujourd'hui, elle n'est que la résultante de la Société que nous combattons sans trêve, jusqu'à ce qu'elle disparaisse ; — elle cessera avec.

G. Deherme.

(1) Ici, nous devons mettre en garde nos camarades contre l'utopisme. Qu'ils ne s'y méprennent pas, si l'on n'y remédie à temps, à une époque évidemment très éloignée de nous, la population deviendra tellement dense que la loi de production deviendra sans effet et que, de nouveau, le terrible combat pour la vie se livrera entre les hommes. Fort heureusement, nous n'en sommes pas là. Chaque génération a sa tâche, accomplissons la nôtre. Nos arrière-neveux sauront exécuter la leur.

TRISTESSE DE CLAUDIUS

I

Ce jour-là, Claudius vaguait, grelottant et affamé. Sa tête désolative et basanée, ses regards paradoxalement aigus inquiétaient les passants et les bijoutiers.

— J'ai froid, disait-il, je sens les nerfs se contracter en moi. Mon cœur se blottit sous ma douloureuse mamelle, et il est des gens qui, les pieds au feu, disent avec un épais sourire : « En vérité, l'hiver est doux ! »

Oh ! qui leur apprendra l'acreté du vent de décembre, avec ses baisers corrosifs comme un fer rougi !

II

Il y a là-bas, — par delà la Seine, — des ours et des tigres logés, nourris, chauffés aux frais de l'État. Ce n'est pas moi qui obtiendrai jamais une semblable sinécure !

Je n'ai qu'une misérable gueuille pour couvrir congrûment mon anguleuse charpente. et je vois un serpent qui a deux couvertures de laine ! Si je lui en prenais une on m'arrêterait.

Les enfants ont des brioches pour les ours, et les hommes n'ont pas de pain pour moi.

Que ne suis-je un ours !

III

Puis Claudius, pour aller rendre ses devoirs à un carabin de ses amis, se dirigea vers l'amphithéâtre d'un hôpital.

Là grimaçaient — puants et charcutés — une douzaine de cadavres.

— Quand je serai mort, pensa Claudius, il me semble que je n'abandonnerai pas aussi lâchement mon corps. Si laid qu'il soit, c'est la moitié de moi-même. Si la mort n'était pas le néant, l'esprit de ces hommes viendrait chercher leur cadavre.

Et apercevant, dans un coin, un oublié que le scalpel ne devait entamer que le lendemain, il s'approcha pour causer avec lui.

IV

C'avait été une belle nature d'homme. Il paraissait bien constitué, et la vigueur semblait courir encore dans ses muscles d'acier.

Les ongles de la misère avaient dû s'émousser contre cette puissante poitrine... Quel avait donc été le poison dévastateur de cette existence terrassée ? quelle force inconnue avait pu l'entamer — ce monument humain ?

V

Claudius souleva le drap qui recouvrait le cadavre, et il aperçut un tatouage sur le bras droit, qui retombait comme au tronc d'un chêne la branche qu'a brisée la tempête.

Au-dessus d'un cœur percé d'une flèche étaient écrits ces mots :

Désirée, à toi pour la vie !

— Où étiez-vous, femme, quand cet homme est mort, et pour quoi votre amour n'a-t-il pas obombré la vie qu'il vous avait confiée ?

Si vous l'aviez aimé, vous vous seriez vendue pour racheter son corps.

Cette fille que chacun butine sur sa route, peut-être est-ce là Désirée ?

Cette mendiante aux yeux pleureurs, aux lèvres bleuies, c'est Désirée peut-être ?

Chose triste que ces amours qui ont fini à l'amphithéâtre !
Amours ?

VI

Claudius avait le cœur gros quand il sortit de là. Ses noirs cheveux pleuvaient en désordre sur son front obscurci.

La calme lourdeur de la compatissance avait remplacé chez lui les pensers haineux et les sauvages désolations.

— Ce rose tableau, murmura-t-il, m'a fermé l'appétit, et je n'aurai, de ce soir, point besoin de manger. Voilà comme on économise !

VII

Le lendemain, on le trouva mourant de froid sous une arche du Pont-Neuf.

On le transporta à l'hôpital de la Charité. C'est là seulement qu'il devait mourir.

Cette puissante nature s'est éteinte sans souffrance.

Avant de rendre le dernier souffle, il a tourné sept fois sa langue dans sa bouche selon le précepte du Sage.

Il a maudit le siècle parâtre qui avait à peine jeté une guenille sur sa nudité ; il a maudit sa mère parce qu'elle lui avait donné la vie, et la société parce qu'elle la lui avait ôtée.

Puis, le regard calme et le front serein, serrant la main de son dernier ami, il s'est à jamais endormi en blasphémant.

C'est ainsi qu'on meurt aujourd'hui. Le découragement a soufflé sur notre ardente jeunesse.

L'intelligence est une maladie qui tue le corps. Il ne faut sentir et comprendre que pour arriver à nier le sentiment et la pensée.

L'homme est né pour ses plaisirs, et les misères mêmes attachées à sa triste condition lui font une loi de se distraire et de se consoler.

L'arbre est heureux dans sa forêt, le crocodile vit sans souci sur les bords sablonneux des fleuves de l'Afrique, et le crapaud meurt centenaire sous le cresson chevelu que caresse l'eau qui court.

Soyons — le plus qu'il se pourra — végétal et animal. C'est là le bonheur. Claudius était un peu mort de faim avec tous ces poètes de 1830, athlètes vaillants que la foule n'a pas applaudis — et qui cependant sont tombés en souriant !

Au seuil de la vie, alors que la jeunesse à ses yeux éblouis et charmés enchantait l'horizon, Claudius avait voulu escalader le ciel.

« Puisque Dieu s'est fait homme, écrivait-il, pourquoi l'homme à son tour ne se ferait-il pas Dieu? »

Et il dressa contre les nuages la grande échelle de la philosophie.

Puis, quand il se lança pour en gravir les degrés, il retomba lourdement sur la terre et, seulement alors, il s'aperçut qu'il y manquait les échelons d'en bas.

La science est le brasier où se consomment nos croyances.

Claudius n'y put pas vivre, — moins fort en cela que Abet-négo qui s'est promené les bras croisés dans une fournaise.

Qu'importe un nom de plus aux pages de notre histoire? Oublions Claudius.

Il a défendu qu'on priât pour lui!

Aurélien Scholl.

QUELQUES MOTS

SUR

L'ANARCHIE ou INDIVIDUALISME SOCIAL

(Suite.)

Dirons-nous encore que l'inventeur, le chercheur délaissé, injurié même, n'abandonne point pour cela ses projets qu'il emporte très souvent au tombeau, la cupidité de la société hiérarchique et gouvernementale refusant presque toujours, quand il est pauvre, de l'aider dans leur exécution.

A la vérité et comme il est facile de s'en convaincre à l'aide de la moindre observation, l'homme, quand il n'est pas aux prises avec les dures nécessités de la vie ou le spectacle de la société actuelle, n'agit que sous l'influence de son caprice et n'attend rien de la reconnaissance de ses semblables avant et pendant la création de ses œuvres. La plus belle, la plus grande et la seule récompense qui nous flatte réellement, n'est-ce pas la sensation, le sentiment que nous éprouvons à la vue de notre ouvrage (1); n'est-ce pas pour satisfaire leur vaste ambition de commander au Monde et non pour conqué-

(1) Même quand le souci du lendemain nous empoigne, il ne peut nous absorber complètement; notre ouvrage nous procure parfois d'inexprimables sensations, nous regardons notre œuvre, quelle qu'elle soit, et ne pouvons nous défendre, ne serait-ce qu'un instant, de nous mirer et admirer en elle.

rir la reconnaissance de leur pays, qu'un César ou un Bonaparte décimaient les peuples; n'est-ce pour jouir de la puissance de leur parole et non pour sauver la tête d'un meurtrier et mériter sa reconnaissance que les avocats les plus éloquents et les plus connus prennent sa défense et souvent lui assurent la vie; n'est-ce pas encore pour satisfaire leur fatuité ou leur cupidité, et non pour être utiles à leurs semblables et acquérir leur reconnaissance, que des hommes s'offrent avidement, à l'aide du suffrage de quelques-uns, à représenter les intérêts d'une multitude d'autres hommes, oubliant ainsi que les désirs et besoins de chacun, nés de leur condition et de leur tempérament, diffèrent considérablement et qu'alors nul ne peut que représenter et servir ses appétits personnels? Comme c'est aussi pour satisfaire leur haine des gouvernements et de leur Société, et non pour mériter la reconnaissance des foules qui ne leur servent que de prétexte, que les révolutionnaires militants grondent sur les tribunes populaires, écrivent, conspirent et préparent l'agent, la Révolution, qui doit briser l'ennemi et transformer le vieux Monde.

Reinsdorff, le décapité de Leipsig, Cyvoct, Gallo et Duval, fanatiques de la liberté ensevelis vivants aujourd'hui dans les geôles de la République bourgeoise, n'ont pas obéi à d'autres sentiments quand ils se sont armés contre l'autocratie d'un tyran, les prostituteurs de l'ouvrière et contre l'agio financier.

Par ces quelques exemples qu'il serait fastidieux de multiplier encore, il est de toute évidence que l'activité de l'homme débarrassé du souci de s'assurer le pain quotidien, de l'homme que le spectacle de l'opulence ne vient point troubler et tenter, il est enfin de toute évidence que son activité, son travail n'est point l'esclave de la reconnaissance ou de la récompense, qu'il est au contraire uniquement subordonné à ses caprices, à la satisfaction de ses désirs, c'est-à-dire à son égoïsme et qu'il n'a point de *volontés* mais une volonté : produire.

Utilement ou à tort, tous les individus s'agitent, travaillent; cet exercice est inhérent à l'organisme de l'être humain, s'y soustraire serait se suicider. La réclusion rigoureusement appliquée en est un indiscutable exemple.

D'autre part, cette loi de l'activité est si puissante chez l'individu et se manifeste sous des formes si variées, qu'un millier de volumes ne suffirait pas à en consigner les effets moraux et intellectuels et les actes; elle est toujours si étrange et si manifeste que la plus

simple observation sur notre besogne journalière nous permet de constater que tous nos efforts et le travail de notre imagination tendent à nous créer de nouveaux besoins, à faire naître de nouveaux désirs que, quand nous le pourrions, nous ne satisfaisons même pas, par la simple raison que de plus nouveaux encore se sont emparés de nous et que notre force physique et vitale ne pourrait résister aux fatigues d'une entreprise dont l'objectif serait d'absorber, consommer, brûler, déranger, renverser et briser tout ce que l'imagination peut enfanter et ce que les sens peuvent ouïr, toucher, voir, sentir et goûter. Telle image, telle peinture placée par nous hier dans notre chambre et trouvée bien, est très mal aujourd'hui ; tel objet ornant notre cheminée, cadeau que nous avons trouvé superbe, n'est plus qu'un ennui dont la disparition nous soulagerait ; armé d'une bêche, descendons-nous au jardin qu'à peine le travail commencé nous le voudrions achevé, non par lassitude ou paresse, mais pour écrire à un frère, à un parent ou à un ami une lettre souvent incomplète et dont la moitié au moins sera illisible, parce que les nouvelles qu'il nous a demandées nous sont connues et qu'il est souverainement ennuyeux de se répéter ce que l'on sait et que, d'autre part, l'on est à nouveau pressé de se livrer à une autre besogne pour laquelle nous ne serons pas plus consciencieux et tout aussi fou.

Pour nous résumer, l'activité résultante de notre constitution cérébrale et animale nous pousse cent fois par jour à nous créer de nouvelles occupations et autant de fois à les abréger.

Cette étrange instabilité, phénomène organique de l'être humain, prouve surabondamment que l'oisiveté n'est point un penchant naturel chez l'homme et conséquemment nous oblige à reconnaître que ceux que nous accusons de paresse sont en réalité des parasites s'ingéniant et s'exerçant constamment à s'emparer des fruits du labeur du plus grand nombre. Leurs actes sont anti-sociaux, nuisibles, mais ils n'en sont pas moins l'effet de l'activité, comme ils sont la conséquence de toute société assise sur le droit conventionnel de la propriété privée.

S'il est en effet des individus qui ne font point œuvre utile de leurs dix doigts, cela tient indubitablement, chez le prolétaire oisif et parasite, à deux causes bien puissantes : La première est que le développement et le perfectionnement de l'outillage mécanique, par la personnalisation de son appropriation, rejette chaque jour

des centaines de bras sur le pavé et oblige ainsi ces travailleurs à pourvoir à leur existence par tous les moyens qui leur semblent les plus propres à l'assurer; puis, peu à peu ils s'habituent dans cet état, ils s'enfainéantent et finissent par trouver naturelle une vie qu'ils abhorreraient autrefois; la deuxième subsiste dans l'impossibilité, pour les parents ouvriers ou manouvriers, de prendre soin et conseiller de leur expérience leur progéniture dans sa jeunesse, retenus qu'ils sont à l'atelier, au champ ou dans le ménage, par un labeur insuffisant à leur procurer le strict nécessaire à la vie; et alors le spectacle de l'opulence parasitaire, la vue du bourgeois jouisseur et gras aidant, le germe de la convoitise s'empare des jeunes enfants et les pousse, quand ils sont hommes, à vouloir jouir à leur tour, persuadés que réussir c'est justifier, à notre époque, les plus monstrueux expédients.

Chez le riche, sans être les mêmes quant à leur forme les causes produisent les mêmes effets. On embrasse une profession dite libérale ou on devient fonctionnaire pour être quelque chose dans un fastueux petit *tout* chèrement inutile. Bêtement, par sentiment de *classe*, on a fait des professions *roturières*, puis il y a aussi et surtout le besoin de s'enrichir, non que l'on craigne bien souvent de n'en pas avoir assez, mais pour en avoir plus que son voisin, afin de lui disputer la considération dont il jouit, sans même penser un seul instant que le vol sera le moindre moyen et que le but s'atteindra difficilement, attendu que le monsieur envié pense et agit de même, la fortune qu'il possède et qu'il faut soigner ne lui laissant pas le loisir de penser à faire autre chose. La guerre, la chicane, le meurtre, le vol, le mensonge, le parjure, l'hypocrisie et l'union légale du moins cupide bourgeois avec une femelle moins bourgeoise que cossue n'ont point d'autre cause que l'envie de posséder et posséder encore; la *loi* que vingt-deux mille messieurs vêtus en robe rouge, noire ou en redingote appliquent si contradictoirement en France, n'a pas d'autre but que celui de sanctionner la propriété, dont un millier de cabotins blanchement cravatés et réunis dans une ou plusieurs grandes halles meublées de pupitres se font les légistes, pendant la durée de débats au cours desquels le ridicule le dispute à la cupidité.

(A suivre.)

Jean-Baptiste Louiche

LES QUAIS DE DEMAIN

Avant l'heure, par Ch. Malato (Suite).

Nous recevons une aimable lettre de notre ami Malato. Malheureusement, l'abondance des matières nous oblige à n'en donner qu'un trop court extrait — le plus intéressant :

« Ce que je crois nécessaire et même inévitable de par le fait des circonstances, qu'on le veuille ou non, c'est non pas l'*union* mais la *coalition*, coalition absolument temporaire et subordonnée à telle ou telle éventualité.

« Entre ces deux mots, *union* et *coalition*, je fais une très grande différence ; le premier implique la soumission générale à une seule doctrine, l'enrôlement sous une même bannière ; le second signifie simplement l'entente sur les quelques points communs aux différents partis révolutionnaires ; union veut dire fusion, coalition est moins qu'alliance.

« Que possibilistes, guesdistes, blanquistes et anarchistes n'aient pas le même but, c'est de toute évidence, mais on ne peut nier non plus que ces différentes écoles aient des points communs et qu'une réaction bourgeoise les menace également. Subordonnée à l'éventualité d'une restauration ou d'une dictature boulangiste, cette concentration de gens qui ont le même intérêt à ne pas se laisser fusiller me semble tout indiquée. »

Soit, nous le voulons bien. Mais Malato devrait remarquer que ce qu'il appelle coalition existe tacitement non seulement entre nous et les différents partis révolutionnaires, mais entre tous les partis d'opposition, quels que soit la teinte de leur monarchisme, le victorisme ou le jéromisme de leur bonapartisme ; quel que soit le possibilisme, le blanquisme, l'impossibilisme ou l'anarchisme de leur socialisme.

Il est donc oiseux d'ergoter là-dessus puisque cette coalition existe et existera toujours, que l'on soit pour ou contre.

×

Nous recevons deux brochures de propagande : *Les Guerres de demain*, par Schiroky ; *Le Communisme devant le Parti ouvrier*, par Jacques Prolo. Nous ne saurions trop engager nos camarades à les lire. En vente, 10, passage des Rondonneaux. Prix, 0. 10 chaque.

×

Les fauteurs de la Commune : MM. Thiers, Louis Blanc,
par Le Solitaire.

L'auteur nous montre Thiers exécuté, flétri par de Cormenin, Alceste, *Le Siècle*, L. Blanc (son copain de 71), Ch. Beslay et... par lui-même.

Il est dans le vrai lorsqu'il affirme que la Révolution du 18 mars devait avorter « parce qu'il s'y mêla des prétentions d'organisation sociale intempestive, anti-naturelle et surannée ». Mais hélas ! pas plus que les communalistes il n'échappe au sectarisme et à l'utopisme. Il s'écrie : « Le communisme est mort, vive le mutualisme ! » c'est-à-dire, une organisation sociale utopique est morte, vive une autre organisation aussi « intempestive, anti-naturelle et surannée ! » Quelle contradiction.....

Puis, avec de très intéressantes preuves à l'appui, il nous prouve que Thiers fut le « premier fauteur de la Commune ».

Ensuite, il passe à Louis Blanc. Avec les propres écrits de celui-ci, il nous le fait voir ardent propagateur des idées communalistes qu'il reniait en 71. Ici le philosophe s'arrête, muet de stupéfaction. Certes, nous admettons qu'un homme, par suite d'événements, de lectures et de réflexions, change d'opinion ; mais de là à traiter ses anciens condisciples en criminels et à les pourchasser comme des bêtes fauves, il y a tout un abîme. L'Histoire collera les deux « fauteurs de la Commune », Thiers et L. Blanc, au même pilori — à côté des Cavaignac, Tolain et Gallifet.

- Ce livre, intéressant à tous les points de vue, se termine par de très curieux documents concernant la répression versaillaise. Le meilleur éloge que nous en puissions faire, c'est de dire que les œuvres ainsi écrites et pensées sont rares en cette époque mercantile.

×

Nous recommandons à la lecture de la colonie italienne et à ceux des compagnons français connaissant la langue romane, deux petites brochures publiées par l'*Humanitas*, l'une ayant pour titre : *Vittime e pregiudizi* et l'autre : *Pel XXIII anniversario della fondazione dell' associazione internazionale dell' Avantorì.*

×

(Sous Presse) *La Révolte juridique.*

Moyen de combattre les magistrats avec leurs propres armes.

×××

Cette brochure, d'environ 50 pages, rendra certainement les plus grands services à tout le monde et surtout aux révolutionnaires, exposés chaque jour à se débattre contre la canaillerie des magistrats.

Les titres des chapitres donneront une idée suffisante de ce travail, fait consciencieusement par un de nos collaborateurs :

De la liberté individuelle selon la loi × Violation de cette loi naturelle × Résistance légale × Résistance à l'instruction × Les tribunaux correctionnels × Encombrement légal × Mise à sec du Trésor × Résistance aux tribunaux correctionnels et de simple police pour des peines peu importantes × Articles du code n'entraînant que six mois de prison × Liberté provisoire × Dommages-intérêts × Conclusions préjudicielles × Propagande par la cour d'assises × Modèles de requêtes, d'oppositions et de conclusions.

Colline.

REVUE MENSUELLE

La grève de Montataire, comme toutes les grèves pacifiques, suit son cours normal : les patrons attendent tranquillement que la faim fasse rentrer leurs esclaves au bagne. Ceux-ci font appel à la solidarité des copains, qui n'envoient rien ou presque rien.

L'exemple de Décazeville et celui plus récent de la « Sellerie militaire » ne sont pas encourageants.

Dans l'une et l'autre grève, les patrons ont eu l'air de céder, mais ils ont immédiatement jeté sur le pavé ceux de leurs serfs qui avaient montré le plus d'énergie.

Les autres, joyeux de l'augmentation obtenue, ont laissé faire !

Cela fera-t-il enfin comprendre aux compagnons énergiques qui voient dans la lutte autre chose que l'espoir d'un mandat, que les concessions patronales ne changent rien à la situation, que la Révolution seule, énergique, sauvage même, peut améliorer le sort des misérables, et que brûler l'usine vaut mieux que d'y rentrer, même victorieux.

Les Irlandais luttent plus courageusement que nous et chaque *éviction* est une bataille avec la police qui se venge comme elle peut, à Michelstown et ailleurs.

Chez nous, les enquêtes se suivent et se ressemblent. Ordonnance de non-lieu en faveur de Lefebvre-Roncier, qui a bien reçu 10,000 francs mais qui ne les a pas touchés ; ordonnance de non-lieu à propos de la divulgation du fameux plan de la fameuse mobilisation qui restera célèbre par ses fours qui ne peuvent cuire le pain, — on a dû les emprunter au fournisseur du *Dépôt*.

Le gouvernement *si libéral* des Etats-Unis ne va pas vite en matière criminelle, mais enfin il aboutit ; il a décidé l'exécution des anarchistes de Chicago.

Tous les gouvernements se ressemblent, tous les bourgeois se valent, d'un côté ou de l'autre de l'Atlantique et ils ne manquent jamais l'occasion de faire une canaillerie, surtout quand cette canaillerie est une bêtise.

Au lendemain du procès, *la justice pouvait suivre son cours* sans soulever trop de réprobation, mais au bout de si long temps cela devient absolument ignoble, et les sept potences de Chicago apprendront aux prolétaires à haïr et à mépriser leurs maîtres en attendant le moment de les pendre à leur tour.

Encore un incident de frontières ! Ces bougres-là finiront par se flanquer une guerre sur les bras. Je vous demande un peu pourquoi les journalistes font tant de potin pour deux chasseurs dont l'un a été tué et l'autre blessé par un soldat faisant fonctions de garde champêtre ; est-ce que tous les jours les agents de Gragnon

n'assomment pas quelqu'un sans que ces bonshommes s'en émeuvent?

Il est vrai que ceux-là n'ont pas les moyens d'aller à la chasse!

La frontière! — oui, je sais bien — l'intégrité du territoire! l'honneur de la Patrie! C'est moi qui m'en fouts, par exemple!

Ce qui me taquine, au contraire, ce sont les 10,000 fr. que le conseil municipal a votés pour les tisseurs de Cholet! Non pas que j'aie la moindre animosité pour ces travailleurs — bien au contraire — mais cela me gêne de leur en donner ma part: 1° Parce que cela ne peut leur servir à rien puisqu'ils sont — chiffre officiel — 10,690, et que cela leur fait environ 0,86 c. par tête, pas lourd pour lutter; 2° Parce que la grève est terminée, puisque presque tous les patrons ont cédé, dit-on; 3° Parce que cela peut leur faire croire qu'on peut arriver à quelque chose pacifiquement, heureusement qu'ils en reviendront; 4° Enfin parce que je n'éprouve aucun désir de voir Victor Dalle député; nous avons déjà Basly, Camélinat et Boyer, franchement, c'est assez!!

Il est vrai que par la même occasion cet excellent Conseil a bien voulu voter pareille somme de 10,000 francs à répartir entre les ouvriers sans ouvrage habitant Paris depuis cinq ans au moins. Cela fera-t-il seulement de quoi leur payer l'absinthe?

D'autres parleront certainement des meetings de la salle Favié; j'y relèverai seulement que ces meetings ont duré quatre heures, sans le moindre désordre et sans le moindre délégué à l'ordre.

Les possibilistes devraient bien prendre le même système à la Bourse du travail, et les réunions y seraient beaucoup moins agitées.

Nemo.

OUVRAGES A CONSULTER

PETITE CORRESPONDANCE

- F. à Amiens. Reçu mandat.
C. à Montreuil-s-Bois. Reçu timbres-poste pour réabonnement comptant du numéro 7. Vous expédions numéro 5.
H. Plaines d'Angers. Merci du renseignement. Expédions un numéro d'essai avec lettre d'avis.
C. à London. Reçu mandat. Pas de chansons. Expédions 30 Revues.
Moreau à Paris. Reçu de Lubin de Londres, 70 centimes pour chansons.
-

Souscription permanente en faveur de la REVUE

Ernestine G.	« 20
Rosalie Yau	» 10
Une troquette.....	» 10
Le secrétaire du prince russe.	1 43
L'ami Yau.....	» 20
Le petit Yau.....	» 10
Une roue de derrière.....	5 »
Lantz.....	» 50
Un copain.....	» 10

Organes anarchiques

La Révolte, communiste-anarchiste hebdomadaire, Administration et Rédaction, 140, rue Mouffetard, Paris.

---o---

L'Idée ouvrière, anarchiste hebdomadaire, Administration et Rédaction, 5, rue des Galions, Le Havre.

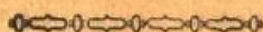
---o---

Humanitas, communista-anarchico hebdomadaire, Naples, Italie.

---o---

The Anarchist, A Revolutionary Review, 35, Newington green road, N, London, Angleterre.

OUVRAGES A CONSULTER



BAKOUNINE.	Dieu et l'Etat.
»	Théologie politique de Mazzini.
BLANQUI.	Histoire de l'Economie politique.
BUCHNER.	Force et Matière.
»	L'homme selon la science.
»	Conférences sur la théorie darwinienne.
BUCKLE.	Histoire de la civilisation en Angleterre.
DARWIN.	L'origine des Espèces.
»	La descendance de l'Homme.
DIDEROT.	<i>Oeuvres.</i>
ENGELS.	Le Socialisme utopique et le Soc. scientifique.
GAUTIER (Emile).	Le Darwinisme social.
«	Le Parlementarisme.
HERDER.	Philosophie de l'histoire de l'Humanité.
HERZEN.	De l'autre Rive.
KROPOTKINE.	Paroles d'un Révolté.
»	L'Anarchie dans l'évolution socialiste.
LANESSAN (De).	Le Transformisme.
»	La lutte pour l'existence et l'association pour la lutte.
LASSALLE (Ferdin.).	Capital et Travail.
LAVELAYE (E. de).	De la Propriété et de ses formes primitives.
»	Le Socialisme contemporain.
»	Eléments d'Economie politique.
LEFÈVRE (André).	La Philosophie.
LETOURNEAU.	La Sociologie.
»	Science et Matérialisme.
»	Physiologie des passions.
MALON (Benoit).	Histoire du Socialisme.
»	Manuel d'Economie sociale.
MARX (Karl).	Le Capital.
PROUDHON.	<i>Oeuvres.</i>
RECLUS (Elisée).	Evolution et Révolution.
SCHÄFFLE.	La quintessence du Socialisme.
SPENCER (Herbert).	Principes de Sociologie.
»	Essais sur le Progrès.
»	Introduction à la science sociale.
»	L'Individu contre l'Etat.
STEPNIAK.	La Russie souterraine.
STUART MILL.	La Philosophie de Hamilton.
»	La Liberté.
»	L'Utilitarisme.
»	Principes d'Economie politique.
»	Assujettissement des Femmes.
TCHERNICHESWKI.	Que faire ?
»	Critique de l'Economie politique de J.-S. Mill.
VALLÈS.	L'Insurgé.
VÉRON (Eugène).	Histoire naturelle des Religions.
»	La Morale.